

l'écrivain est enraciné dans le terroir congolais quand il brise les frontières de l'autarcie pour prôner l'universalité et l'éternité de l'homme.

Joseph PANDI
Université Marien Ngouabi de Brazzaville

CHRAÏBI, Driss, *Le Monde à côté*, Paris, Denoël, 2001, 224 pp.

Après *Vu, lu, entendu* (Denoël, 1999), une brillante réappropriation de ses mémoires, Driss Chraïbi continue sur sa lancée autobiographique en livrant un deuxième écrit sur son parcours existentiel. *Le Monde à côté* est un récit intime et provocateur qui permet à l'écrivain de faire le point sur sa vie, de régler certaines questions qui ont troublé son existence, d'évoquer ses multiples déplacements et ses diverses rencontres ainsi que de révéler une grande part d'un monde qu'il a côtoyé. C'est aussi un témoignage de grande valeur littéraire puisqu'il fournit des informations judicieuses sur son itinéraire d'écriture romanesque et sur son insertion dans le Paris des années 50 et 60.

En juillet 1999, Hassan II meurt après trente-huit ans de règne. Cet événement agit sur l'écrivain pour mettre en forme une configuration narrative ayant valeur opératoire d'une remontée dans le temps lointain. En toute liberté, il dédie son livre au nouveau roi Mohammed VI, mais saisit l'occasion pour dire ce qu'il pense de son défunt père. Sa position est claire : il critique violemment le mal fait par ce souverain alaouite à son être, à son peuple et à son pays. Il ne se gêne pas pour dénoncer le pouvoir absolu de ce monarque qui a régné sans partage en figure dominante et omniprésente, et qui a instauré une société, *composée de citoyens-sujets voués au culte de [sa] personne et à la copie de [son] image* (27). Cet état de fait est bien inscrit dans les propos suivants :

Dis-moi donc : qu'est-ce qu'on va faire de tes innombrables portraits ? Ils sont partout, à chaque coin de rue, dans les gares, les aéroports, les commissariats, les prisons, les librairies, les établissements scolaires, les hôtels, sans compter les timbres et les billets de banque. (27)

La nécessité de parler de son expérience dans la grisaille parisienne vers l'année 1953 apparaît comme une véritable venue au monde. Grâce à sa mémoire phénoménale, Chraïbi fait revivre une tranche de sa vie, où *sans domicile fixe et sans argent* (29), il s'efforce de trouver une place et de tracer un chemin dans une France

tantôt hospitalière et généreuse, tantôt fermée et hostile. En fait, se trouvant soudainement dans le besoin total à cause de la décision de son père de lui couper les vivres, il s'est mis à écrire. Raison toute simple, affirme-t-il, mais qui a éveillé sa vocation d'écrivain. Il reste que la publication de son premier roman le fait entrer avec fracas dans le monde littéraire. C'est que publié en 1954, *Le Passé simple* inaugure le cycle de la révolte et s'impose comme une œuvre audacieuse, voire novatrice dans la littérature maghrébine d'expression française. Alors qu'en France, la critique littéraire a bien accueilli cet écrit, saluant la naissance d'un écrivain de talent qui, avec un courage exemplaire, met sa société marocaine devant ses tares et ses faiblesses, au Maroc, en revanche, le roman a fait l'objet d'une grande polémique. Certains critiques traditionalistes l'ont sévèrement attaqué, reprochant à son auteur d'une part, son manque de nationalisme à un moment déterminant de l'histoire de son pays et, d'autre part, son rejet total des valeurs séculaires de sa culture arabo-musulmane.

Tout cela demeure marquant chez l'écrivain qui ne se prive pas de dévoiler certaines vérités sur lui-même face aux réactions suscitées par son roman. Il cite quelques lectures publiées dans différents quotidiens qui l'ont touché, blessé ou scandalisé, parle de la raison d'être de la dédicace à François Mauriac, explique sa mise au point de reniement écrite à la hâte pour se débarrasser de ce livre devenu trop gênant pour lui et ne manque pas de souligner la force morale d'Abdellatif Laâbi qui avait défendu ce livre dans sa revue *Souffles*. Sa narration éclaire aussi sur le mouvement d'écriture de son deuxième roman *Les Boucs*, considéré comme *une suite du Passé simple transposée en France* (60) et de son impact à un moment où *la guerre d'Algérie faisait rage* (84). Car cet écrit virulent dénonce le racisme ambiant qui entache la douce France et agit sur les consciences endormies dans ce pays en brisant le silence entourant les conditions misérables de vie des immigrants nord-africains.

L'écrivain s'attarde beaucoup sur l'inspiration du lieu hanté par l'histoire de la création en rappelant des faits et des anecdotes liés à la réalisation de certains de ses romans: *Naissance à l'aube* (1986), *La Mère du printemps* (1982), *Civilisation ma mère !* (1972), *Une enquête au pays* (1981), *Succession ouverte* (1962), *Un ami viendra vous voir* (1967) et les aventures de l'inspecteur Ali. Il s'attache aussi à dresser un constat de lui-même en se présentant comme un bon vivant, attiré par l'amour et le plaisir de la table. Cela dit, il évoque avec une certaine nostalgie couplée à une immense satisfaction ses mariages, ses aventures amoureuses, des êtres qui ont traversé son existence professionnelle, ses écrivains favoris qui l'ont marqué dans la

quête de l'écriture, ses années à France-Culture, en Alsace, à l'île d'Yeu et au Québec où, professeur invité à l'Université Laval, il a fait découvrir aux jeunes québécois des auteurs maghrébins tels que Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri. De même, usant de son humour et de sa malice de conteur, il fait des remarques grinçantes sur ses visites en Amérique du Nord, sur le choc des cultures et sur ces vols long-courriers au cours desquels, interdit de fumer, il avait pris son *mal en patience* et [sa] *patience en mal* (211).

Mais l'intérêt du roman va au-delà de ce mémorandum amoureux, professionnel et relationnel. Il tient à cette évocation touchante et émouvante du retour de l'écrivain au pays natal après un quart de siècle d'exil. Les retrouvailles avec sa famille, ses amis et son peuple le rattachent à sa terre natale et structurent en fait une dynamique de l'agir et du faire agir. Dès son arrivée à l'aéroport Mohamed V, l'accueil fut princier *et trois semaines durant, ce fut le délire sans discontinuer, de Tanger à Agadir* (215). Partout, les amphithéâtres se remplissaient de jeunes étudiants, qui voulaient le voir, le connaître et écouter ses interventions. C'est que pour beaucoup d'entre eux, il était *l'enfant prodigue qui avait donné un coup de pied au Maroc, qui avait réussi en Europe mais ne disposait que de la célébrité en fait de compte en banque* (23).

Après ce temps de découverte et d'ivresse, Chraïbi retourne en France. Au cours des années qui suivirent, il revisite son pays natal plusieurs fois mais repart presque aussitôt. Ainsi, vivant entre deux mondes et deux cultures, avec la sagesse de ne pas être entier, il accepte son exil qu'il considère comme *l'ouverture à l'Autre, le besoin de se renouveler et de se remettre en question* (222). Une certitude plus profonde qui lui procure une grande satisfaction c'est qu'il déteste l'hypocrisie officielle, rejette les formalités étatiques, refuse de mettre sa plume au service de n'importe quelle idéologie. C'est une personne réelle qui valorise le vrai contact humain et entend prendre acte dans le pouvoir de l'écriture. Certes, doté d'une imagination fertile, il a réalisé une œuvre magistrale qui a une place importante dans le champ littéraire maghrébin. Toutefois, elle est loin de lui procurer une quelconque richesse. Et, pour éviter toute ambiguïté, il n'hésite pas, sous le couvert d'une confession, somme toute, simple et simpliste, à avancer sa vérité subjective :

C'est en solitaire, hors chapelle, et en plein doute que j'ai publié une vingtaine d'ouvrages. Je n'ai pas à les juger. Je n'ai pas à me vendre. Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais écrit pour gagner de l'argent. Au terme de ce qu'on appelle une carrière littéraire, je ne possède rien, ni maison ni voiture. Je ne sais pas conduire d'ailleurs, même après cinquante heures de cours dans une auto-école. Ma part d'héritage (ferme, immeubles, entreprises de transport), je ne

m'en suis pas occupé depuis la mort de mon père en 1957. Mes frères et mes sœurs l'ont liquidée à l'envi. Tant mieux pour eux ! Pourquoi revenir en arrière ? (222)

Empruntant le titre du roman de Fritz Peters, *Le Monde à côté* est un récit attachant où l'art d'écrire ou encore l'art de conter de Driss Chraïbi s'impose tout seul. C'est un régal de fragments d'images, de souvenirs et d'événements espacés dans le temps qui retrace le parcours humain, sentimental et professionnel de cet écrivain marocain qui a toujours été à l'avant-garde de son époque. Encore une fois, Chraïbi surprend par un style ludique et fluide, une écriture minutieuse sans être ennuyeuse ou pesante, pour livrer le deuxième volet de ses mémoires. Marqué par un mélange étonnant de colère et de grâce, de dénonciation et de grande compassion, ce récit autobiographique laisse voir, à la fois, une vie mouvementée et une aspiration à la plénitude.

Najib REDOUANE
California State University

COHEN, Jacob, *Moi, Latifa S.*, Paris, L'Harmattan, 2002, 167 pp.

Né en 1944 à Meknès, Jacob Cohen est titulaire d'une licence en Droit (Casablanca) et d'un diplôme de Sciences-Po (Paris). Il a vécu à Berlin et à Montréal avant de revenir à Casablanca, où il a été maître-assistant à la Faculté de droit, de 1978 à 1987. Il vit depuis à Paris. Il a déjà publié *Les noces du commissaire. Moi, Latifa S.* est son second roman.

Dès l'incipit du roman, le récit est assumé par une narratrice au nom chargé d'une grande symbolique dans la société marocaine. Prise à son propre piège, elle raconte une tranche de sa vie construite autour de la fuite, de la révolte et du désir de liberté.

Je m'appelle Latifa S. Mon nom importe peu. Il est trop connu. On lui associe les affaires, les ministères, les villas. Mais il y a aussi ceux qui habitent dans des maisons sans confort, dans des rues où la voiture ne pénètre pas. Pas facile de porter un nom pareil. Mon destin a basculé, j'en suis là, et je l'ai voulu. (7)

En fait, Latifa appartient au clan S., une famille fassie qui quitte sa ville natale pour aller chercher fortune à Casablanca. Ses parents qui sont restés traditionnels, forcément modestes, retrouvent des "cousins" bien installés, très riches et moins